

ALBERT SPEEKAERT

MARÉE ET MER PROFONDE

1963

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE MARÉE		3
Au commencement		4
Oiseau dans la marée		5
Marée d'amour		6
Verbe et marée		7
MER PROFONDE		8
L'aliénation		9
Sans chant		10
La mer profonde I		11
II		12
III		13
Atlantis		14
Pompéi		15
Ballade de la mer morte		16
Je ne suis pas un poisson		17
De profundis		18
DEUXIÈME MARÉE		19
Le nouveau commencement		20
Incarnatio		21
L'arbre corail		22
Le voyage de l'épouse		23
Croissance		24
La perle		25
Parfois		26
L'eau vive		27
Conquête		28
Attente finale		29

PREMIÈRE MARÉE

AU COMMENCEMENT

Sur l'eau dormante et glacée d'avant le monde
le Verbe fulgura
sa lance qui appelait
jusqu'au cœur intérieur,
en bas, de la glace dormante.

La réponse éveilla, fondant la glace,
dans la marée du commencement,
la poitrine qui se souleva
et respira pour la première fois,
étendue le long de la ligne coulante du temps.

Et le Verbe dit l'homme
comme sa parole-miroir.
Et en chant de conque marine
grandit la marée torrentielle
sur les lèvres chantantes.

Ce commencement chantant
devint un cercle embrassant
de Parole et de réponse
et de parole-miroir :
la première famille parfaite.

OISEAU DANS LA MARÉE

Onyx, rose et lion,
toute la marée coule horizontale,
mais l'oiseau de la parole
étend ses ailes, vertical, depuis le flot.

J'habite dans l'oiseau ascendant,
j'existe dans son chant.

Et onyx, rose et lion,
tout ce qui flue est horizontal,
entre dans ma maison, vertical,
onyx, rose et lion
en étant nommé par la parole,
porte intérieure et créatrice du monde.

Le soleil est parti, la voie lactée a disparu,
ô oiseau qui chantez toujours plus vite,
de l'onyx, de la rose et du lion,

jusqu'à ce que vous jaillissiez dans ce soupir
qui est le Verbe, à l'intérieur de la bouche des Trois.

Alors, joyeux oiseau, vous descendez, tranquille,
et vous vous répandez dans le sein
de cette mort, silence aimant.

MARÉE D'AMOUR

Être un cygne, glissant immobile
sur la haute mer de votre Verbe,
être un cygne de votre silence chantant
par-dessus les frontières du sud ou du nord,

planer sur le souffle vivant
de votre cercle-silencieuse bouche,
au milieu de votre infinie envergure,
puis soudain un coup, dans votre fond

plonger, couler irrévocablement
vers votre profondeur inaccessible,
cygne, se noyer sans chant
dans votre Verbe qui appelle en silence.

VERBE ET MARÉE

Verbe dans la Bouche
qui m'a parlé
et chante dans la marée horizontale,
quel est votre fond ?
Les ailes brisées,
anéanti jusqu'au mutisme, vous me dévorez.

À l'intérieur de la Bouche,
complètement dit,
dirigé vers personne en-dehors de vos lèvres,
parole silencieuse, ronde,
qui, ininterrompue,
se dit en votre triple cercle, cercle fermé.

Mais, dans la marée,
pour chaque oiseau
un oiseleur contre lequel il n'y a pas de défense,
plein d'amour,
qui comme une balle
nous pousse sans défense dans votre mot-filet.

Dans votre filet
tout est dévoré ;
contre votre Bouche, il n'y a aucune puissance verbale.
Silence dans votre fond,
ô, miracle, sans tache,
vierge-mère, silencieuse patrie du Verbe.

MER PROFONDE

L'ALIÉNATION

Mais la bouche du chant de la conque marine
à l'oreille qui l'écoute de la Triple flamme
se pétrifie soudain en cratère,
et sa lave bondit vers le haut en maudissant.

De la Triple flamme frappe
l'épée aliénante,
trait coupant qui traverse la gorge
et brûle muette sous la dérive du verbe.

La marée du commencement
devient mer sans bouche
et le miroir s'assombrit
en blessure héréditaire

où le lient mer profonde et mort.
La famille-cercle est déliée.
L'oiseau où il aimait parfaitement
s'abat, ailes brisées et muet.

SANS CHANT

Toutes les lèvres sont des murs de mort,
toutes les bouches des atolls de silence.
L'eau d'entre les dents est plomb ;
plus de chant, seulement une respiration qui râle.

Et alentour, la mer des orphelins,
avec l'écume neigeuse qui, en chute furieuse
jette, perdue sur les récifs,
la semence mortelle en cristal de sel.

Parfois monte le poisson du désir muet,
fatigué, jusqu'à la surface de plomb, mais meurt sur son côté.
Alors glissent les serpents sulfureux de la mer morte
pour le combat de la faim avec la harpie.

LA MER PROFONDE

I

Dérivé jusqu'à cette eau absolue
aucun aigle ne descend plus du ciel.
Ni voile, ni cri, ni signe ne passe
par ce point ultime de retour.

Il y a seulement cette eau absolue
et la menace silencieuse qui grandit dans le feu
d'un soleil errant qui roule hors de son cercle
attendant l'heure inévitable.

Plus de ligne de contact entre la surface de l'eau et les nuages.
Le vertige tournoie de la pluie voltigeante de sel.
Au milieu de cette eau irrévocable,
je glisse, bout de bois perdu sans défense.

II

Soudain, le gouffre se rue.
Je tombe le long de la colonne d'eau ascendante.
Le panneau de la gueule miroitante
se ferme sur moi en glissant.

Je coule en roulant
à travers le spectrum briseur
à travers algue collante, chevelure, herbes et lianes.
Des torrents inférieurs m'aspirent en bas,
me tournoyant à travers des spinales grises.
Des filets se tissent autour puis se relâchent,
des bras tentaculaires tâtent en un embrassement répugnant,
ventouses avides, épouvantables.
Des spectres sombres jaillissent vers le haut,
baudroies tournoyant en cercles menaçants,
des yeux me fixent, pétrifiés de haine,
passent alors d'effrayants coups de nageoires
dont la caresse paralyse mortellement.
Marteaux, lances, scies, épées,
toute la violence hostile des mondes sous-marins
se hâtent contre moi, leur cible sans défense.
Alors la mer profonde me saisit, vide et noire.

III

C'est l'égarément aveugle,
le noir gouffre de l'oubli qui me dévore,
à des années-lumière du jardin matinal
et du soleil où autrefois je me tenais,
chant de la lumière et chant de la lumière chantante,
et le cœur d'un cristal limpide.
Je gis là-bas dans mon auto-labyrinthe.
Pas de fil pour me sauver de ces couloirs morts ;
leurs murs partout présents alentour
sont ma peau nocturne.
La sombre fiancée reste non-désirée
contrainte ici à son amer bonheur ;
son ivresse est un coup de la mortifère mer profonde.
Mais plus profonde que la mer profonde habite le hérisson qui suce
mon angoisse inapaisable, qui témoigne.

ATLANTIS

Les continents sont perdus
dans l'eau de la nuit, qu'aucun courant ne meut,
et les villes mortes que des mains désespérées
construisent le long d'un chemin qui ne mène nulle part
vers la montagne de l'angoisse et le désir figé.
Les bois de leur naufrage gisent, figés, pétrifiés.
Là, habitant les cavernes, saisis d'horreur et de menace
la race abrutie. Et le silence pleure.

POMPÉI

Dans l'avalanche qui en bas se fige en masse pierreuse
le voleur nocturne les surprend.
Maintenant rigide dans leur ride ou leur dernière crampe,
ils halètent, boivent ou aiment encore.

Le nuage qui était alors dans le ciel
pulvérisa leur mort en bas avec sa cendre.
Le tonnerre volcanique continue de menacer
dans la gueule qui dévore toujours.

Nous habitons tous à Pompéi :
la mort a dessiné le monde.
Son plumage de fumée atteint aussi loin que je puisse voir.
Et une montagne se dresse, son sommet perce encore plus haut ?

BALLADE DE LA MER MORTE

Depuis que la bouche s'est pétrifiée en cratère,
il n'y a plus que cette eau sombre.

Le monde et les hommes ont sombré sous l'eau ;
pas d'île qui surgisse des profondeurs.

Il n'y a plus que cette eau sombre ;
tout a fait naufrage, rien n'existe plus.

Tout ce qui peut encore faire voile dans le temps
porte le drapeau endeuillé de son propre égarement.

Pas de flotte pour atteindre un autre port
que celui qui est englouti dans la mer profonde.

Son voyage ne porte d'autre fret ou prise
que le minerai de l'aliénation et le plomb de l'angoisse.

Et le vent qui souffle au-dessus des vagues
est le cœur de la mer profonde qui soupire après le salut.

Il n'y a plus que cette eau sombre ;
tout a fait naufrage, rien n'existe plus.

JE NE SUIS PAS UN POISSON

Pour ceux qui sont nés dans la profondeur,
calmars, murènes et baudroies,
cette obscurité est le plein midi
et la mer profonde leur habitat ordinaire.

Une maison est une ancre, un chant et du pain.
Au-dehors hurle le vent impuissant ;
ceux qui sont invités à l'intérieur
s'avancent sous la charpente de la vie.

Mais celui qui, une fois, oiseau de la marée,
chanta la lumière, du chant de la ressemblance,
endure sous les eaux les pires dommages
et sait que la mer profonde n'est pas sa demeure.

DE PROFUNDIS

Un plongeur est-il jamais descendu
vers les profondeurs
jusqu'à la caverne
où je me cache ?
Son harpon a-t-il une fois
percé le monstre du péché originel
qui me tient prisonnier
sombre et sale ?

Pour me transporter
libre de cette eau
de retour vers la lumière
du pur soleil,
comme je me tins une fois
dans le premier matin
fils de lumière,
avant que commence l'ombre.

C'est la dernière chose
qui m'est restée
et qu'aucun coup de la mer
ne peut tuer,
et indéracinable
vie intérieure :
espérance sans lumière
dernier bourgeon dans le sein.

DEUXIÈME MARÉE

LE NOUVEAU COMMENCEMENT

À mi-chemin est la nuit
et le silence
étouffe sous le plomb,
lorsque le Verbe tout-puissant
depuis son trône royal
plonge dans la mer morte.

Sa fulguration ne brise
aucun des sceaux de la porte.
Le Verbe se parle
virginalement dans la chair.

Et la deuxième marée
connaît son commencement secret :
dans la mère se déploie
la nouvelle famille.

INCARNATIO

Vous êtes venu plonger dans la mer,
Verbe royal, kyrie eleison,
pour que le chant se déploie de nouveau
dans la gorge, au milieu du feu et de la glace.

Votre bouche a soufflé sur l'eau,
vous appelez jusqu'à vous toute la mer profonde par son nom.
Les courants se dressent, le commencement approche.
En vous, l'eau grandit en parole.

La gorge sommeille encore, mais dans la nouvelle vie,
jaillissant de la source de votre chair,
le premier oiseau lui est rendu.
Bientôt se répandra le chant, haut par-dessus les mers.

L'ARBRE CORAIL

À l'heure du milieu du temps
l'amour planta son arbre,
royal sang corail,
qui fend la mer sépulcrale.

La mort fuit dans le soleil
l'après-midi devient nuit.
Trois heures durant l'arbre fleurit,
alors tout est accompli.

La lance transperce le cœur
de la nouvelle région de l'eau.
Le nouveau torrent est rouge
qui coule vers la mer héritée

et dévore la vieille malédiction.
La deuxième marée d'amour
éclate sept fois
du côté transpercé.

La vieille mer a disparu.
Toute eau devient épouse
et le bruit des vagues
est la cloche qui sonne Pâques.

L'arbre dans la jeune mer
ne connaît ni feuille ni murmure ;
seulement le liseron de l'espérance
pousse sur votre dure souffrance,
ô arbre-coraïl de la croix.

LE VOYAGE DE L'ÉPOUSE

Depuis que des sources scellées
le flot fut libéré par marteau et lance,
le voyage de l'épouse a commencé à travers la mer
mais ce voyage est un combat.

Sa beauté s'accomplit douloureusement intérieurement.
Le corail grandit mais reste sous les mers,
et même si toute l'eau est amour
souvent l'épouse se sent encore orpheline.

Elle connaît bien les tendresses joueuses
et parfois l'ivresse du vin de l'amour,
mais elle n'a pas encore pénétré dans sa propre demeure
et souvent la mer se fige en désert.

Alors s'étend la plaine de la solitude
et la caravane avance difficilement,
tout ce qui doit être souffert pour l'amour
n'est jamais accompli dans une oasis.

Il reste même dans la mer de sombres palais,
mais l'épouse doit toujours aller plus loin.
Elle ne sait pas quand enfin se dressera le dernier.
Seulement là, l'époux sera à l'attendre.

CROISSANCE

Entre les volcans, entre incendie et glace,
irrésistiblement, sans que nul ne puisse le combattre,
votre magma pousse à travers la mer profonde des temps,
et des continents se figent en paradis.

Aucune pression n'empêche le corail de grandir.
Des régions boisées surgissent vers le haut,
tonnelles et jardins se déroulent en plaines,
roses des mers et lis fleurissent.

L'orchidée s'ouvre, l'œillet et l'anémone,
les étoiles vont par vos jardins d'amour,
sur vos dunes de jaspe vert
s'agitent les éventails grandissants de l'espérance.

L'étincelle de la mer que l'eau couvre de son ombre
illumine de désir la mer nocturne.
Son plus profond tangage se dresse
sur le flot des vagues de l'amour qui monte et tourbillonne.

Votre haut soleil est encore loin, hors de portée,
et la vie de la mer reste encore grise, monochrome,
mais votre plancton se multiplie jusqu'au plus lointain rivage,
contribuant à l'éclat de votre règne.

LA PERLE

Je grandis dans le secret,
à l'intérieur de votre coupe d'amour,
établie sur la roche et liée
à la communauté du corail
qui, du sol éclaté
tend vers votre victoire.

Attendant au milieu des ténèbres
que votre main qui cueille
me libère du carcan de mon coquillage
pour que sertie dans un bandeau d'or
j'orne votre épouse de l'éclat
qui scintille à mon cœur de perle.

PARFOIS

Parfois, j'oublie la mer.

Alors, il y a une voile
qui est tendue
sur un horizon
qu'aucun homme ne connaît
et qui glisse à l'haleine
de votre passage
jusqu'à l'intérieur de cet espace
jamais atteint
au long des mers que parcourt
le vaisseau de la parole qui cherche.

Jusqu'à ce que vos mains arrêtant le vent
carguent les voiles
et que l'océan de votre silence
se révèle.

Toute sonde trompe
toute aiguille s'égare ;
échappant à tout
méridien
je suis ancré
entre vie et mort :
le dernier port
était atteint.

L'EAU VIVE

Eau
qui rejoint de tous les côtés,
élément embrassant,

amour
qui gagne à travers toutes les saisons,
qui ne connaît pas de cesse,

baptême
et sel et combat sans repos,
sacrement qui coule,

bouche qui
pardonne, embrassement qui purifie
et ne détourne jamais sa face,

blé
et grappe qui enivre et fait souffrir,
testament sanglant,

huile
sur les blessures de la dernière souffrance,
chrisme qui imprime,

rose à
l'arbre du bien-aimé, bouture
qui ennoblit les deux.

Eau,
eau de tous les côtés
qui êtes aussi absinthe,

eau,
eau, ravissement et souffrance,
mer qui contient toute vie.

CONQUÊTE

Flot du salut qui frappe contre les côtes
depuis que l'arbre de l'amour s'est dressé
sur le rocher du crâne,
aucun rempart ne vous résiste, aucun bunker d'orgueil.
Votre armée qui bondit sur le pays
écume contre le retranchement et le pénètre
inondant hommes et digues.
Tout ce qui est méchant et vieux
perd ses dernières prises
dans votre tonnerre torrentiel.
C'en est fini du sable et de la mort,
leur dernière fortification est perdue.
De votre ouragan re-créateur du salut
naît le nouveau royaume de l'épouse.
Le désert craquelé fleurit à ses eaux
en lis et palmiers. La barrière de votre cèdre
se dresse royalement.
Qui l'abattra ?
Plus aucune montagne ne vous résiste.
Le monde tombe sous votre puissance d'amour.

ATTENTE FINALE

Vous savez quand.

Dans le sablier de vos mains
sont la voie lactée, le soleil
et la poussière des nébuleuses.

Et dans la mer-épouse grandissent les coraux.
Leurs continents grimpent vers les hauteurs.
La glace polaire fond. De nouveaux rossignols
apparaissent dans les bois de la foi.

L'arbre de l'amour flamboie sur les hautes montagnes.
Les glaciers comme un lait coulent depuis le Golgotha.
Sur tout l'univers résonne la cloche de Pâques.
Le Royaume grandit continuellement vers l'Oméga.

Vous savez quand.

Vous fendez ouragan et foudre
du flamboiement de votre heure théophanique.

La mer s'évapore. Tandis que grandissent les coraux,
l'épouse surgit et entre dans la salle du trône.
La voix des rossignols monte jusqu'au silence.
Il ne descend plus d'ombre. C'est la famille finale.

Vous savez quand.